

Société neuchâteloise de géographie
Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel



GÉO-REGARDS

REVUE NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE

L'HABITABILITÉ INATTENDUE

GÉO-REGARDS

REVUE NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE

L'HABITABILITÉ INATTENDUE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE MARIE-CHRISTINE FOURNY

N° 9, 2016

**SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE ET
INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL**

ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2016

Case postale 5

CH-2002 Neuchâtel 2

www.aphil.ch

www.aphilrevues.ch

© Société neuchâteloise de géographie, www.s-n-g.ch

© Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, www.unine.ch/geographie

Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie est une revue à comité de lecture issue de la fusion du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* et de *Géo-Regards: cahiers de l'Institut de géographie*. Elle est référencée par la Bibliographie Géographique Internationale, Francis et Scopus.

N° 9, 2016

ISSN 1662-8527

Abonnements

L'adhésion à la Société neuchâteloise de géographie comprend l'abonnement à *Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie*.

Cotisations annuelles: membre ordinaire: 35.-; couple: 60.-; étudiant(e): 20.- Abonnement (sans adhésion): 33.-

Société neuchâteloise de géographie

Case postale 53

2006 Neuchâtel

www.s-n-g.ch

Vente directe et librairie

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Case postale 5

2002 Neuchâtel 2

commande@aphil.ch

Vente version électronique

www.aphilrevues.ch

Rédacteur en chef

Patrick Rérat (Université de Lausanne)

Comité scientifique
et de rédaction

Roger Besson (Uni. de Neuchâtel), Patrick Bottazzi (Bangor University), Antonio Da Cunha (Uni. de Lausanne), Frédéric Dobruszkes (Uni. libre de Bruxelles), Marion Ernwein (Uni. de Fribourg), Marie-Christine Fourny (Uni. Grenoble Alpes), Jean-Marie Halleux (Uni. de Liège), Hugues Jeannerat (Uni. de Neuchâtel), Francisco Klauser (Uni. de Neuchâtel), Laurent Matthey (Uni. de Genève), Étienne Piguet (Uni. de Neuchâtel), Raffaele Poli (Uni. de Neuchâtel), Martine Rebetez (Uni. de Neuchâtel), Jean Ruegg (Uni. de Lausanne), Joëlle Salomon Cavin (Uni. de Lausanne; responsable de la présentation des thèses), Ola Söderström (Uni. de Neuchâtel), Thierry Theurillat (Uni. of Hong Kong), Mathieu van Criekingen (Uni. libre de Bruxelles), Olivier Walther (Uni. of Southern Denmark)

Traduction des résumés

Claude Fleischner, Hubert Rossel et les auteurs

Photographies de couverture

Jennifer Buyck

Responsable d'édition

Sandra Lena, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

ÉDITORIAL

L'HABITABILITÉ INATTENDUE.

ANALYSER, IDENTIFIER, PRODUIRE L'HABITABILITÉ DE LIEUX SANS QUALITÉS

La notion d'habiter, telle qu'elle est utilisée aujourd'hui, s'éloigne du référentiel de l'habitat ou des fonctions du logement, contenu par exemple dans la «*machine à habiter*» de Le Corbusier (1924), pour considérer les manières d'être et de faire dans l'espace, de se saisir de la distance et des ressources des milieux pour y réaliser nos besoins et nos attentes. L'habiter peut être défini comme un «*vivre avec l'espace*» (PINSON et THOMANN, 2002), c'est-à-dire une relation active impliquant pratiques, expériences, significations et affects, par laquelle nous assurons les conditions de notre existence matérielle et idéelle.

Le concept a été réinvesti avec une certaine force ces dernières années, notamment par les disciplines s'intéressant à l'espace et au territoire. O. Lazzarotti (2006) en fait la dimension centrale d'une «*science géographique possible*», L. Cailly (2007) un nouveau paradigme disciplinaire. Anthropologues, philosophes ou architectes en développent de «*nouveaux regards*» (LUSSAULT *et al.*, 2007). L'habiter a l'intérêt d'offrir un renouvellement de l'analyse des relations des individus et des sociétés à l'espace, permettant de réinterroger la question environnementale au travers des milieux de vie (MATHIEU, 2011), d'identifier la diversité croissante des territorialités dont rendent compte les modes d'habiter (CAILLY et DODIER, 2007; DODIER, 2009). Il s'ouvre à des approches pragmatiques et individualistes, intègre la mobilité dans le rapport à l'espace, donnant à voir l'habiter dans sa production et dans ses actes.

L'habitabilité, thème du dossier de ce numéro, s'inscrit dans cette filiation, tout en tentant d'éclairer plus particulièrement la dimension pragmatique de la relation à l'espace mise en jeu par l'habiter. Quelles sont les opérations qui permettent de prendre cette «*place*» que suppose l'habiter? Avec quelles modalités l'espace est-il saisi, travaillé? Quelles sont les conditions et les formes de la mise en relation? La notion d'habitabilité a été abordée de façon courante au travers du logement, mais dans une perspective normative qui a déterminé ce qu'elle n'était pas, sans pour autant en donner un contenu consistant: l'insalubrité est une limite à l'habitabilité (ELEB, 2015), mais le salubre ne suffit pas à définir l'habitable. L'habitabilité intègre des conditions de vivabilité, comme le montre son usage ancien en planétologie, mais aussi la capacité à accueillir et permettre le développement des modes de vie singuliers. Et si ce terme est aujourd'hui le plus fréquemment utilisé dans la conception automobile et en est devenu un argument marketing, c'est bien parce que l'habitable est devenu un lieu de vie, investi en symboles et en pratiques.

L’habitabilité suppose l’expression de soi, dans la complétude de son psychisme, dans la diversité de ses pratiques et la singularité de sa personnalité. Casellati (1997) le dit de manière expressive : « *le terme habitabilité signifie que nous vivons la ville comme des personnes réelles* » ; des personnes réelles qui ne seraient pas assujetties à des rôles et des fonctions, mais reconnues dans leurs identités et leur singularité. L’habitabilité dès lors considère les rapports sensibles, émotionnels, à un lieu, et intègre les qualités d’esthétique, de confort, d’image, qui permettent de les activer. On peut dès lors l’opposer à l’aménagement fonctionnaliste, raisonnant en termes de types de modes de vie. Exprimant la subjectivité de l’individu, elle crée une relation faite d’intuition, ouvrant sur l’alternative, voire la subversion (Lucien Kroll)¹.

La notion conduit ainsi à dépasser l’analyse des formes et des normes dans la production d’espaces de vie (habitat) pour considérer la manière dont ils sont mobilisés, et investis (habités) pour permettre l’expression de spatialités singulières, individuelles ou collectives. Autrement dit, l’habitabilité met en jeu la dimension spatiale de la construction des identités. Elle conditionne la mise en relation d’un milieu écologique et de modes de vie, considérés comme des expressions pratiques de cultures, de politiques et d’idéologies, de besoins et de désirs. Adossée au concept de mode d’habiter, elle caractérise la qualité et le degré d’intégration liés aux différentes modalités des sociétés d’entrer en relation avec leurs lieux de vie, milieux, ou ressources (MATHIEU, 2011).

Cette notion a été l’objet central d’un programme de recherche récent² ainsi que du colloque qui lui a fait suite³. Ils ont permis de considérer la dimension territoriale de l’habitabilité, en ce qu’elle met en jeu notamment le rapport à l’autre et la construction d’un sens collectif de l’espace.

Une première version des articles de ce dossier a été présentée lors de ce colloque. Nous les avons rassemblés, non par la similitude de leurs approches ou de leurs thématiques mais en raison de l’originalité des espaces qui étaient considérés pour analyser l’habitabilité. Le périurbain, objet de critiques de tous ordres, le rural « profond » déserté par ses forces vives, les vides urbains délaissés, les espaces du transit éphémère constituent en effet des espaces considérés sans valeur ou non aménagés pour être habités. Ces lieux inattendus car souvent dénoncés ou traités en raison de leur non-habitabilité permettent alors de questionner les référentiels et les représentations normatives de ce qu’est l’habitable. Ils conduisent à confronter les discours et les images collectives avec les pratiques des habitants et les usages des espaces, dont les auteurs nous montrent qu’ils relèvent bien de l’habitabilité. L’inattendu fait surgir une dimension critique et réflexive implicite. Il révèle l’écart entre une approche spatialiste, qui conduit à affecter des qualités objectives à des espaces, et des approches habitantes considérant les pratiques, les relations sociales

¹ Manifeste de la réunion du G8 : Symposium Internazionale sulle Politiche di Trasformazione Urbana Ecosostenibile, Padova, Italia, 2 marzo 2001. http://www.net.esa-paris.fr/~jacques_pochoy/sustainable/kroll-lucien.html

² Programme de recherche ANR Espace et Société (2010-2014), intitulé : « TerrHab, de l’habitabilité à la territorialité, et retour : à propos de périurbanités, d’individus et de collectifs en interaction ».

³ Quatrièmes Rencontres scientifiques internationales de la Cité des Territoires « Habitable, vivable, désirable. Débats sur la condition territoriale », les 25-26-27 mars 2015, Grenoble.

et les processus de construction de relations. Il montre ainsi qu'il ne s'agit pas de lieux marginaux ou de faible qualité, mais avant tout des lieux dont on n'a pas su observer l'habitabilité.

Ne pouvant faire référence à des caractères d'habitabilité reconnus, l'analyse de ces différents espaces conduit à examiner le faire, dans et avec l'espace, développant une approche pragmatique dans la lignée des conceptions de l'habiter développées par Mathis Stock (2004, 2015) ou Michel Lussault (2007, 2013), entre autres. Elle révèle de ce point de vue des processus singuliers, en particulier dans l'articulation entre les dimensions individuelles et les dimensions collectives.

Tillous et Tremblay, en des terrains aussi différents que le métro parisien ou le rural québécois, montrent par exemple la fabrication d'une habitabilité collective dans la confrontation et/ou l'interaction des individus.

Pour Pierre-André Tremblay, l'habitabilité est une construction sociale, du sens et de l'appartenance. Il montre comment elle s'effectue de manière collective, dans un processus de créativité. L'espace considéré est ici celui d'une commune rurale en crise démographique et symbolique. La restauration de son habitabilité passe par la création de liens et l'établissement d'un pouvoir de décision partagé. Elle conduit également, par le débat et la réflexivité, à faire du territoire villageois un objet commun. La production d'habitabilité joue ici sur les potentialités relationnelles du territoire et des habitants. Le territoire mis en débat retrouve sens et peut de ce fait susciter un *désir* d'habiter. Inversement, la capacité des habitants à se l'approprier est activée, de manière individuelle par l'augmentation de la capacité d'action de chacun, de façon collective par la négociation. L'habitabilité telle que l'envisage Tremblay pourrait être rapprochée de la capabilité telle que l'entend A. Senn (1985), une capabilité relationnelle où le lieu acquiert une capacité à mobiliser et où l'action qu'il suscite augmente les possibilités d'une appropriation autonome.

Marion Tillous s'attache à montrer la conscience de l'autre dans cette figure archétypale de l'anonymat qu'est le métro. L'analyse empirique très fine des interactions met à jour la manière dont se jouent les relations à l'autre, dans des comportements de mobilité qui incorporent le regard – supposé – d'autrui, ou dans l'agencement des corps en mouvement. L'expression de soi est ici une expression corporelle. Une sociabilité propre est à l'œuvre, et construit un collectif toujours mouvant. L'habitabilité se réalise comme chez Tremblay par la négociation, mais une négociation permanente qui s'exprime dans les corps et les regards. Les observations de Marion Tillous révèlent les façons dont chacun *prend place*, mais aussi pour cela *laisse place* à l'autre.

Cette construction toujours renouvelée est à l'œuvre également dans les « fêtes du jardin », dont la description permet à Jennifer Buyck de montrer la double dimension temporelle et pragmatique de l'action. La réflexion se développe à partir de l'expérience originale de la ferme du bonheur, assemblage incongru de culture techno, agriculture bio, marge spatiale et émotions collectives. L'habitabilité de ce lieu est rendue par une approche et une écriture elles aussi aux marges des normes académiques, comme si ces manières inhabituelles de faire ne pouvaient être révélées que par des manières nouvelles de voir et de dire. L'auteure met en exergue le rôle de la fête, dans sa capacité à produire et transformer les relations, dans sa capacité aussi à subvertir leur caractère normatif pour les instituer autour du plaisir. La fête décrite

détourne les usages des lieux dans lesquels elle s'installe, tout en renouant avec la nature et en réinstallant une proximité de rapport à la nature dont rendent compte les activités « fermières ». La fête du jardin dans les interstices urbains instaure un autre régime d'habitabilité. Le type de relations mis en jeu, émotionnelles, expérientielles et sensibles, semble demander à être activé et éprouvé de manière permanente. L'espace saisi véritablement en tant que matériau de fabrication de sens sert à définir et construire une place politique. Jennifer Buyck conclut alors en appelant à d'autres pratiques d'aménagement, respectueuses de ce système de relations.

L'habitabilité périurbaine que décrivent Martine Berger, Monique Poulot, Claire Aragau et Lionel Rougé aborde avec un autre regard l'appropriation des espaces de nature et son rôle dans les pratiques habitantes. Les auteurs là encore s'inscrivent en faux des discours experts ou médiatiques sur ces espaces, pour prêter attention aux habitants. Leur approche se différencie des précédentes en analysant sur un temps long l'évolution de l'habitabilité. Elle permet de montrer le dépassement d'un centrage individualiste sur la résidence et la constitution d'un territoire collectif. Cette habitabilité élargie passe par l'activation des relations aux espaces naturels. Appréciés, pratiqués, éprouvés corporellement dans des activités ludiques, supports d'échanges sociaux, ils prennent sens et consistance. « L'environnement » n'est ainsi plus seulement décor, mais un lien à partir duquel se fabrique une habitabilité collective. Relayée par l'action publique et par la mise en place d'une offre de services diversifiée, elle conduit à une territorialité périurbaine spécifique, valorisée et installée dans la durée. L'habitabilité ainsi se mature, s'inscrit dans l'historicité du lieu, dans les trajectoires sociales et spatiales.

À l'issue de ces articles, l'habitabilité apparaît comme un processus relationnel. Elle associe la capacité d'un espace à être désiré, saisi, approprié et la capacité des humains à entrer en relation. Ce caractère relationnel fait que l'habitabilité représente à l'espace ce que l'empathie est à la personne : une capacité à éprouver des situations et des émotions, à entrer en résonance et répondre en apportant le confort approprié (RIFKIN, 2011). La qualité demandée à l'espace est celle de la malléabilité, laquelle permet l'empathie, offre des prises et des ressources de créativité et d'adaptation, à la fois outil et matériau avec lequel façonner des habiter(s) toujours en renouvellement.

MARIE-CHRISTINE FOURNY, UMR PACTE, Université Grenoble-Alpes
Marie-Christine.Fourny@univ-grenoble-alpes.fr

BIBLIOGRAPHIE

- CAILLY Laurent, 2008 : « Existe-t-il un mode d'habiter spécifiquement périurbain ? », *EspacesTemps.net*, Travaux, 13 mai 2008, <http://www.espacestemp.net/articles/mode-habiter-periurbain/>
- CAILLY Laurent, DODIER Rodolphe, 2007 : « La diversité des modes d'habiter périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre », *Norois*, 205, 67-80.

- CASELLATI MAYOR Antonio, 1997: «The Nature of Livability», in CROWHURST LENNARD Suzanne H., VON UNGERN-STERNBERG Sven, LENNARD Henry L. (eds), *Making Cities Livable*, Carmel, USA: Gondolier Press.
- DODIER Rodolphe, 2009: *Individus et groupes sociaux dans l'espace, apports à partir de l'exemple des espaces périurbains*, HDR de géographie, Le Mans: Université du Maine.
- ELEB Monique, 2015: *Les 101 mots de l'habitat à l'usage de tous*, Paris: Archibooks.
- LAZAROTTI Olivier, 2006: *Habiter, la condition géographique*, Paris: Belin.
- LE CORBUSIER, 1924: *Urbanisme*, Paris: G. Crès.
- LUSSAULT Michel, 2013: *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*, Paris: Seuil.
- LUSSAULT Michel, PAQUOT Thierry, YOUNES Chris, 2007: *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris: La Découverte.
- MATHIEU Nicole, 2011: «Le concept de mode d'habiter à l'épreuve du développement durable», in *Comptes rendus de l'Académie d'agriculture de France*, 4 (96), p. 41-54.
- PINSON Daniel, THOMANN Sandra, 2002: *La maison en ses territoires. De la villa à la ville diffuse*, Paris: L'Harmattan.
- RIFKIN Jeremy, 2011: *Une nouvelle conscience pour un monde en crise, vers une civilisation empathique*, Paris: Les Liens qui libèrent.
- SEN Amartya, 1985: *Commodities and Capabilities*, Oxford: Elsevier Science Publishers.
- STOCK Mathis, 2004: «L'habiter comme pratique des lieux géographiques», *EspacesTemps.net*, Travaux, 18 décembre 2004, <http://www.espacestems.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/>
- STOCK Mathis, 2015: «Habiter comme "faire avec l'espace". Réflexions à partir des théories de la pratique», *Annales de Géographie*, 704 (4), p. 424-441.

CONTRIBUTIONS HORS THÈME

VERS UNE « GÉOGRAPHIE ENVIRONNEMENTALE » DES FLEUVES : RAPPROCHER *POLITICAL ECOLOGY* ET MÉSOLOGIE ?

FLORE LAFAYE DE MICHEAUX, Institut de géographie
et durabilité, Université de Lausanne,
flore.lafayedemicheaux@unil.ch

CHRISTIAN KULL, Institut de géographie et durabilité,
Université de Lausanne,
christian.kull@unil.ch

RÉSUMÉ

Comment revisiter l'approche intégrée des cours d'eau dans le contexte de l'Anthropocène, pour une meilleure appréhension des enjeux environnementaux, politiques et sociaux autour d'un fleuve ? Cet article propose de bâtir un nouveau cadre théorique au sein des approches post-positivistes en géographie. Il démontre l'intérêt de rapprocher la political ecology et la mésologie d'A. Berque, à la lumière d'un questionnement de l'« objet » fleuve et suite à l'analyse de travaux ciblés de la « political ecology of water ».

Mots clés : Fleuve, anthropocène, political ecology, mésologie, cycle hydrosocial.

Les auteurs tiennent à remercier vivement Gabrielle Bouleau et les deux relecteurs anonymes pour leurs commentaires précieux.

INTRODUCTION

Alors que les débats se poursuivent sur la caractérisation d'une période géologique nouvelle, l'Anthropocène, marquée par l'empreinte humaine sur la terre, une large partie des géosciences se trouvent interpellées par l'accélération des transformations physiques, tant en amplitude qu'en rythme, observées depuis le milieu du xx^e siècle, qu'il s'agisse d'imperméabilisation des sols, d'extraction des ressources, de remodelage des vallées fluviales ou encore de changement climatique.

Convaincus que la géographie est concernée au premier chef et en réaction à «l'écologistisme» médiatisé de certains géographes français (qui affirment la capacité de la technique à répondre aux enjeux), les auteurs de l'ouvrage *Manifeste pour une géographie environnementale* (CHARTIER et RODARY, 2016) appellent à une prise en compte institutionnelle de «l'impact environnemental» sur la discipline. Proposant une démarche scientifique «qui cherche efficacement à être au plus proche du monde dans lequel nous vivons» (p. 15), tout en «poursuivant des processus engagés dès la fondation de la discipline» (p. 30), ces auteurs souhaitent voir réinterpréter les orientations épistémologiques, les buts et les pratiques de la géographie dans le contexte contemporain; selon leurs termes, «l'irruption de l'«environnement» a des conséquences qui nous paraissent définitives pour la discipline géographique» (p. 15).

La géographie environnementale que propose cet ouvrage collectif revendique une position engagée, non surplombante dans l'approche des problèmes environnementaux; en cela, elle rejoint explicitement la *political ecology*. Ce courant d'inspiration radicale et critique s'est notamment mobilisé pour dénoncer le jeu de dupes d'une écologie prétendue apolitique, qui n'interrogeait en réalité ni ses rapports au pouvoir ni la subjectivité de ses résultats (ROBBINS, 2012).

Questionnés par notre expérience de la gestion de l'eau et notamment celle des cours d'eau, nous souhaitons revisiter l'approche dite intégrée des fleuves et des rivières¹ grâce à l'emploi d'une perspective postpositiviste explicite. À cet effet, nous proposons de prendre au sérieux l'appel du manifeste de Denis Chartier et Estienne Rodary et de proposer dans cet article un nouveau cadre théorique pour une «géographie environnementale des fleuves». S'écartant volontairement de l'approche par bassin versant, notre entreprise a pour but de repenser une «géographie des fleuves» afin de mieux saisir comment la matérialité ainsi que l'idée du fleuve opèrent dans la société et selon quels enjeux, notamment écologiques et politiques.

Pour bâtir ce cadre, nous nous attacherons, dans une première partie, à questionner «l'objet» fleuve². À cet effet, nous balaierons l'histoire de l'étude des fleuves, qui permettra de retracer l'évolution des représentations «académiques» d'un fleuve. Nous justifierons alors l'intérêt de retenir un cadre non dualiste pour quitter la perspective réductrice moderne, suivant en cela les réflexions ontologiques développées en *cultural geography*, en particulier depuis la diffusion de l'*Actor-Network-Theory*. Dans une seconde partie, nous présenterons et analyserons les propositions de la *political ecology*, notamment les travaux spécifiquement menés autour des cours d'eau, ainsi que leurs limites. Nous montrerons en discussion que le couplage de la *political ecology* avec l'ontologie d'inspiration phénoménologique proposée

¹ Cette terminologie fait référence à l'IWRM (Integrated Water Resources Management) ou Gestion intégrée des ressources en eau, désormais une référence internationale pour la gestion de l'eau. Ses principes directeurs initiaux (*Dublin Statement*, janvier 1992) ont fait place à une approche plus technique et moins politique, s'appuyant sur la notion de «*planning cycles*» (Global Water Partnership website), introduits notamment au sein de la Directive-cadre européenne sur l'eau, CE, 2000.

² La distinction entre fleuve et rivière n'est pas traitée dans le présent article. Elle pourra faire l'objet d'investigations ultérieures.

par Augustin Berque, la mésologie (BERQUE, 2014), établit un cadre théorique prometteur pour une nouvelle «géographie des fleuves».

L'ÉVOLUTION DE L'ÉTUDE DES FLEUVES ET RÉFLEXIONS SUR L'«OBJET» FLEUVE

Pour mieux appréhender l'«objet» fleuve, nous souhaitons parcourir l'évolution des représentations attachées aux fleuves, en suivant particulièrement les regards «savants» ou scientifiques. Pour ce faire, nous dressons une brève histoire de l'étude des fleuves. Nous faisons le choix d'une approche schématique qui met en avant le lien entre sciences et objectifs assignés, entre outil de connaissance et stratégie de connaissance.

Un tel détour historique rend compte de l'épaisseur de la catégorie mais aussi des effets de construction sociale qui prédéterminent un regard sur le fleuve. Nous empruntons ce raisonnement à Jamie Linton qui dans son ouvrage *What is water?* (LINTON, 2010) présente «l'histoire d'une abstraction moderne», afin de révéler les visions hégémoniques de l'eau. Comme lui, nous proposons de retenir trois phases schématiques: la phase prémoderne, la phase moderne et la phase postmoderne³.

LA PHASE PRÉMODERNE : LA CONNAISSANCE ACCOMPAGNE LA DÉPENDANCE AU FLEUVE

Cette phase englobe l'Antiquité ainsi que toute la période médiévale et s'achève, selon l'usage, à la Renaissance. Afin de ne pas se limiter aux références gréco-latines, nous faisons usage de l'œuvre *La civilisation et les grands fleuves historiques*, de Léon Metchnikoff, secrétaire scientifique et proche d'Élisée Reclus⁴. Cet ouvrage⁵, publié en 1889 par Élisée Reclus et préfacé par lui, présente une analyse des relations fleuve-société au sein des civilisations égyptiennes, mésopotamiennes, indiennes et chinoises, développées dans l'Antiquité autour des grands fleuves tels le Nil, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus et le Gange ainsi que le Yangtze.

Dans cet ouvrage, de nombreux exemples tirés d'écrits anciens ou de découvertes archéologiques mettent en évidence l'importance, à la période antique, du fleuve en tant que pourvoyeur d'eau et de sédiments fertiles pour l'agriculture, source

³ L'expression «postmoderne» est à prendre au sens large, et regroupe l'ensemble des approches critiques, parfois contradictoires, qui se sont imposées dans les années 1980 et qui ont en commun de s'opposer à l'approche positiviste. Cette proposition rejoint celle de Mark Moberg au sujet de l'anthropologie (MOBERG, 2013) ou celle de Steven Flusty pour la *cultural geography* (FLUSTY, 2005).

⁴ Léon Metchnikoff faisait partie du cercle des géographes anarchistes russes autour d'Élisée Reclus, avec Kropotkine et certains autres (PELLETIER, 2013); il était également professeur à l'Académie de Neuchâtel. Son discours d'ouverture des travaux de la Société neuchâteloise de géographie, publié dans le *Bulletin de la SNG* en 1885 a fait l'objet de commentaires publiés récemment par Patrick Rérat et Étienne Pigué (RÉRAT et PIGUÉ, 2011).

⁵ Dans cet ouvrage, Léon Metchnikoff défend la thèse que ces civilisations isolées se sont développées grâce aux fleuves, véritables «éducateurs des peuples», par le développement d'une solidarité et l'organisation de travaux collectifs qu'imposent les contraintes fortes de ces milieux.

de nourriture des hommes et du bétail. Sans doute à ce titre les fleuves sont-ils divinisés, comme en Égypte ancienne ou en Inde, ainsi qu'en témoigne l'hymne au Nil retrouvé sur le papyrus dit Sellier, traduit par Gérard Maspéro: «*Se lève-t-il [le Nil], la terre est remplie d'allégresse, tout ventre se réjouit, tout être a reçu sa nourriture, toute dent broie*» (METCHNIKOFF, 1889, p. 211).

Durant cette période, la connaissance des fleuves est rarement développée pour elle-même, y compris dans les géographies grecques en dépit du paradigme idéaliste. À titre d'exemple, l'hydrographie développée par le grec Strabon dans sa *Géographie* a pour but de délimiter les territoires et les peuples et de présenter les lignes de force de l'espace anatolien, selon l'analyse de Carole Rottier (ROTTIER, 2010).

L'approche est en outre principalement descriptive; les tentatives d'explication, comme celles de l'auteur latin Sénèque dans ses *Questions naturelles*, face notamment à l'effroi généré par les crues violentes, se heurtent à des mystères indéchiffrables concernant l'origine des fleuves. Cependant, l'unité «fleuve» entre sa source et son delta est déjà conceptualisée, comme en témoigne la *Géographie* de Ptolémée, datée du II^e siècle de notre ère (voir figure 1).

Aussi la stratégie de connaissance vise-t-elle principalement à accompagner la dépendance au fleuve, dans un rapport d'*accommodation*, comme le suggère Élisée Reclus (préface à METCHNIKOFF, 1889). De façon individuelle ou collective, il s'agit de tirer le meilleur bénéfice du fleuve et de tenter de minimiser ses destructions (les offrandes au fleuve divinisé pourraient en être une modalité), sans remettre en question le lien de dépendance de la société au fleuve. En outre, la connaissance disponible semble annexée à la *trilogie* principale *eau-croyance-pouvoir* relevée par le géographe Pierre Gentelle dans ses travaux sur les vestiges archéologiques d'infrastructures de l'eau (GENTELLE, 2003). La tradition scolastique du Moyen Âge ne semble pas avoir bouleversé ces rapports; selon Jamie Linton, elle s'est plutôt désintéressée de ces questions (LINTON, 2010).

LA PHASE MODERNE : UNE MISE À DISTANCE ENTRE HOMMES ET FLEUVES

La rupture principale dans l'évolution de la «science des fleuves» apparaît après la Renaissance, avec l'essor en Occident des mathématiques et de la physique à qui les esprits modernes ordonnent d'expliquer le monde, indépendamment des religions et de leur caractère transcendant. On pourrait schématiser cette période selon une nouvelle *trilogie eau-science-pouvoir*, en remplaçant le terme «croyance» par celui de «science» dans la *trilogie* précitée. Sur le plan philosophique, le dualisme nature-société est acté et contribue également à une mise à distance conceptuelle entre hommes et fleuves.

En outre, selon le paradigme moderne, grâce aux nouveaux outils scientifiques, les fleuves doivent désormais se soumettre aux activités humaines. Les besoins militaires, ainsi que le développement de technologies testées lors des Grandes Explorations enclenchent le développement d'une hydrographie élaborée. La clarification au XVII^e siècle des grandes étapes du cycle hydrologique (évaporation, condensation, précipitation, infiltration, ruissellement) élucide définitivement la question de l'origine des fleuves (LINTON, 2010). Par la suite, l'étude des fleuves



Figure 1 : Carte établie au 15^e siècle d'après la Géographie de Ptolémée (WIKIPÉDIA, 2016).

suit une voie identique à celle de la géographie physique, mue par des impératifs utilitaires et stratégiques, comme ceux liés au projet colonial. On assiste en outre à une spécialisation croissante des sciences et à l’apparition progressive de disciplines telles l’hydraulique, l’hydrologie, la sédimentologie, l’hydrogéologie, aux côtés de celles qui scrutent la qualité des eaux et leur écologie.

La volonté de rendre compte mathématiquement de la réalité afin de la maîtriser, ainsi que la complexité rencontrée par les ingénieurs dans la sphère appliquée (dimensionnement d’ouvrages d’ampleur nationale comme les grands barrages) conduisent à fractionner les problèmes pour réduire les facteurs considérés et minimiser l’erreur des modélisations mathématiques (PARDÉ, 1959). Les dimensions sociales des problèmes traités par les « scientifiques des fleuves » sont écartées, notamment la question des impacts anthropiques sur le fleuve. L’humain ne figure pas dans l’objet d’étude.

Néanmoins, l’un de ces scientifiques, Maurice Pardé, professeur à l’École supérieure d’hydrologie de Grenoble, semble en prendre conscience et formule à la fin des années 1940 une « science des fleuves » ou « potamologie » qui veut recréer une unité de connaissance globale autour des fleuves. Elle se compose essentiellement de deux branches de « sciences dures », l’hydrologie fluviale et la dynamique fluviale, et se réfère abondamment à l’algèbre et aux calculs de probabilité, mais elle intègre dans les facteurs de l’hydrologie fluviale, l’étude des « travaux humains ». Dans l’introduction de son ouvrage non achevé *L’abondance moyenne annuelle des rivières*, Maurice Pardé indique en effet que :

« Les explications relatives à la Potamologie doivent invoquer largement et donc bien connaître tous les facteurs géographiques naturels [...] et de plus en plus maintenant, les causes artificielles, c’est-à-dire introduites par l’homme »
(PARDÉ, 1994 dans *Les Cahiers de la Revue de géographie alpine*, 12, 42).

LA PHASE POSTMODERNE⁶ : LA RELATION FLEUVE-SOCIÉTÉ RÉINTERROGÉE

À partir des années 1960, les sciences environnementales, dont l’essor est suscité par l’écologie militante, visent à corriger la cécité des approches scientifiques précédentes vis-à-vis des impacts anthropiques sur l’environnement. De nouveaux champs d’études, comme l’écotoxicologie ou l’indication biologique⁷ pour les cours d’eau, sont explorés par la communauté scientifique dans le but d’affiner les diagnostics. Ces recherches sont en général soutenues par les sphères techniques et publiques en charge de la gestion des ressources en eau car l’utilisation de ces connaissances actualisées contribue à les légitimer.

⁶ Voir note précédente en bas de page pour la justification de ce terme (note 3).

⁷ Cette science a pour objet la mise au point et le suivi d’indicateurs environnementaux qui reposent sur l’analyse des compositions, des fonctions, ou de l’état d’espèces vivantes sélectionnées. Ces indicateurs biologiques présentent l’intérêt de refléter les effets combinés des différentes pressions anthropiques qui s’exercent sur les milieux, à la différence de simples indicateurs physico-chimiques.

Cependant, en parallèle de ce mouvement pour « plus de sciences », une critique de la rationalité et de l'approche scientifique moderne se développe significativement dans les années 1980 au sein de divers courants postmodernistes. La remise en question de l'hégémonie de l'interprétation « scientifique » du monde est à l'origine d'une rupture de paradigme en ce qui concerne la « science des fleuves », même si cohabitent aujourd'hui approches scientifiques et approches critiques.

Suivant Bruno Latour, les scientifiques font l'objet d'études ethnographiques ; la production du savoir scientifique se trouve déconstruite. Plus radicalement, la prétendue objectivité de la science moderne et son caractère apolitique sont dénoncés. Les dimensions du langage, du pouvoir, des normes et des pratiques sociales se raccrochent aux objets scientifiques qui ne peuvent plus être étudiés dans les mêmes termes. Ce sont désormais les relations entre humains et non humains, les agencements, les hybrides qui sont considérés (LATOUR, 1991). Bruce Braun reprend le terme de « *non-modern ontologies* » pour qualifier l'ensemble des travaux anglo-saxons, notamment en géographie, qui adoptent ce cadre car il ne s'agit plus d'une rupture épistémologique, mais ontologique (BRAUN, 2008). En effet, ces théories supposent un monde où les frontières de « ce qui est », notamment entre humains et non-humains, ne sont non plus fixes comme dans la « Constitution moderne », mais en perpétuelle recombinaison, suivant le concept de « réseaux » de la théorie de l'acteur-réseau (LATOUR, 1991).

Cette nouvelle « ère ontologique » réinterroge la relation nature-culture ou société-environnement. La principale critique portée aux approches dualistes nature-culture est leur myopie relative à la réalité du rapport entre hommes et choses. En conséquence, les propriétés que fixent, aux uns et aux autres, les travaux académiques dualistes sont des illusions qui affectent leurs résultats. Karen Bakker et Gavin Bridge montrent à l'inverse comment la nouvelle approche enrichit la géographie des ressources ; les actions propres des ressources, par exemple celles d'amplification ou de résistance aux projets humains, sont désormais intégrées (BAKKER et BRIDGE, 2006).

Ces *non-modern ontologies* imprègnent également les travaux récents d'*emotional ecology* (SMITH, 2013), ceux de *political ecology of emotion* (SULTANA, 2015) ou encore le courant de *political ecology of water* (voir partie suivante). Celui-ci explore les multiples facettes du « cycle hydrosocial » qui met en évidence la relation dialectique qualifiée d'*interne* entre eau et société (LINTON et BUDDS, 2014).

Dans une même veine ontologique, mais selon une conceptualisation différente qui s'appuie sur une vision phénoménologique⁸, le géophilosophe français Augustin Berque a élaboré ce qu'il nomme la mésologie⁹ ou l'étude des milieux.

⁸ Cette approche conçoit le monde ainsi : « *objets et sujets s'interpénètrent pour former un monde géographique qui n'est accessible que par l'expérience vécue* » (PRADEAU, 2013, article « Phénoménologie »), ou encore, selon les mots d'Éric Dardel : « *entre l'Homme et la Terre, se noue et demeure une sorte de complicité dans l'être* » (DARDEL, 1952, p. 8).

⁹ Ce terme ne doit pas être pris au sens de la mésologie développée par un disciple d'Auguste Comte, Charles Robin, au XIX^e siècle, à l'épistémologie positiviste et déterministe (BERQUE, 2014).

Comme nous le verrons dans la suite de cet article, cette proposition paraît particulièrement adaptée pour saisir l'épaisseur du rapport société-fleuve.

QUE CONCLURE AU SUJET DE L' « OBJET » FLEUVE ?

L'analyse des différents regards portés sur les fleuves en tant qu'objets de connaissance au cours de l'histoire permet d'éclairer la richesse de « l'objet » fleuve, voire s'il reste un objet. Ces réflexions nous conduisent à proposer une typologie non exhaustive de représentations du fleuve que nous listons ci-après. L'ordre dans lequel nous les présentons est signifiant : il suit le développement historique des sciences et vise à montrer l'enrichissement progressif de la notion de fleuve qui en résulte.

Ces représentations, fruits d'interprétations scientifiques diverses du fleuve, se sont parfois succédé dans le temps ou à l'inverse peuvent coexister dans des périodes similaires malgré leurs contradictions, à l'image des représentations sociales nécessairement plurielles (aujourd'hui coexistent par exemple en Inde la représentation du fleuve Gange en tant que divinité et celle d'un espace de loisir où se pratique le rafting).

Ces représentations se rapportent donc chacune à un regard « académique » sur le fleuve en tant que :

1. axe, que l'on reporte sur une carte (hydrographie dès la période antique) ;
2. élément de la croûte terrestre, avec son lit mineur relativement bien perceptible dans le paysage malgré ses variations saisonnières ou interannuelles, son lit majeur (sa vallée), ou encore, plus récemment, son bassin versant (géographie physique) ;
3. quantité d'eau qui coule (il s'agit du sens littéral du grec « *potamos* », traduit en français par fleuve). Dans cette représentation, la quantité de sédiments transportés par le fleuve est souvent négligée, non sans conséquence (envasement incontrôlé des barrages, modification des flux sédimentaires qui aggrave l'érosion côtière) (hydrologie) ;
4. écosystème (siège de processus biogéochimiques et vivants), potentiellement transformé par les activités humaines (écologie) ;
5. milieu. Celui-ci est explicatif des traits de la société humaine qui y évolue (mésologie positiviste) ;
6. construction historique et sociale, simultanément matérielle et pensée, modelée par certaines activités humaines et modelant en retour les pratiques, les structures et les liens politiques (concept du cycle hydrosocial en *political ecology of water*) ;
7. actant. Doué d'une capacité d'action évidente (destruction de digues, fertilisation des sols) bien que dénué d'intention, il s'intègre continuellement à des réseaux (ontologie non moderne de l'acteur-réseau) ;
8. réalité trajective, c'est-à-dire ni objective ni subjective, simultanément physique, écologique et interprétation humaine, à l'image de l'« *écoumène* » (mésologie d'Augustin Berque (BERQUE, 2014, 2016).

Nous terminons sur cette représentation car elle porte en effet les réflexions sur le « milieu », ici le fleuve, plus loin que celle de « l'actant ». Ces résultats seront repris et détaillés dans la discussion.

VERS UNE GÉOGRAPHIE ENVIRONNEMENTALE DES FLEUVES : QUE NOUS ENSEIGNE LA *POLITICAL ECOLOGY* ?

La première partie nous a permis d'enrichir la notion de «fleuve» dans la perspective de bâtir une «géographie environnementale des fleuves». Dans cette deuxième partie, nous tentons de dessiner les contours d'une telle approche grâce à l'analyse de la littérature de *political ecology* consacrée aux fleuves.

POURQUOI LA *POLITICAL ECOLOGY* ?

Denis Chartier et Estienne Rodary ont formulé dans leur ouvrage sept positionnements théoriques qu'ils qualifient d'essentiels à la construction d'une géographie environnementale. Celle-ci doit présenter les caractères suivants : une *géographie cosmopolitique* (poser explicitement la question politique), une *géographie postdéterministe* (reconnaître le rôle réel des contraintes ou des opportunités «naturelles»), une *géographie d'un Monde rugueux* (appréhender et intégrer sur le plan conceptuel tant les particularités – «rugosités» – que les phénomènes globaux), une *géographie située* (approfondir la réflexivité du chercheur, situer le contexte de la production scientifique), une *géographie de la justice* (révéler les injustices sociales et environnementales), une *géographie sensible* (accorder une ouverture aux perceptions, aux récits et aux savoirs non rationnels), une *géographie du lâcher-prise* (se déprendre de la volonté de maîtrise de l'espace et des territoires) (CHARTIER ET RODARY, 2016, p. 31-43).

Ces principes, directement inspirés de la *political ecology* (à laquelle ces auteurs se rattachent explicitement) pour les cinq premiers d'entre eux, en élargissent la philosophie d'investigation selon la dimension sensible et celle du lâcher-prise. Comme en *political ecology*, l'accent est mis par ces auteurs sur la nécessité d'«*extensions appliquées*» dans l'approche académique pour répondre à «*une volonté d'action*» (CHARTIER ET RODARY, 2016, p. 15). Nous avons donc choisi d'investiguer, au sein de la *political ecology*, les travaux qui se concentrent sur la thématique eau.

PRÉSENTATION DU COURANT DE *POLITICAL ECOLOGY* OF WATER

Deux auteurs, Alex Loftus et David Blanchon, ont réalisé chacun une synthèse du courant de *political ecology of water* (LOFTUS, 2009; BLANCHON, 2016). Alex Loftus étudie davantage les contenus, tandis que Blanchon établit la filiation et les emprunts théoriques de la discipline.

L'expression «*political ecology of water*» est empruntée à Alex Loftus, tandis que David Blanchon préfère évoquer ce courant sous l'appellation «*radical political ecology*». Tous deux s'accordent sur le fait que les questions de justice d'accès à la ressource en eau sont l'objet principal de ces recherches. Selon Alex Loftus, le caractère commun le plus affirmé du courant est «*le désir de politiser les environnements de manière à pouvoir les transformer*» (LOFTUS, 2009, p. 954, traduction libre), conformément à l'approche «*hatchet and seed*» – critiquer mais aussi contribuer aux solutions – proposée par Paul Robbins pour la *political ecology* (ROBBINS, 2012).

Initié par le géographe Erik Swyngedouw à la fin des années 1990, ce courant s’est développé au Royaume-Uni puis aux USA, grâce à Maria Kaika, Karen Bakker et Jamie Linton. Les théories sous-jacentes sont principalement l’écomarxisme, à la suite de David Harvey et de Noel Castree, et la sociologie de l’acteur-réseau, malgré les difficultés d’ordre épistémologique d’un tel rapprochement (BLANCHON, 2016).

Ainsi que l’indique David Blanchon, ce courant assure une relecture des thèmes traditionnels de l’eau, en adoptant une critique « radicale » (critique du mode de production capitaliste), ainsi qu’une critique des approches « naturelles » de l’eau, qui méconnaissent sa dimension de construction sociale. Les études de cas mettent en évidence le caractère construit des situations de sécheresse, et les jeux de pouvoir autour de l’approvisionnement en eau potable des villes, notamment ceux liés à la privatisation des services de l’eau. Ce deuxième thème est d’ailleurs le seul que retient Alex Loftus dans son entreprise de « *repenser les political ecologies de l’eau* » (LOFTUS, 2009).

Cependant, la question du statut de l’eau est également un chantier théorique important de ce courant (BLANCHON, 2016). De nouveaux outils conceptuels sont proposés comme le *cycle hydrosocial* (BAKKER, 2000; SWYNGEDOUW, 2002; LINTON et BUDDS, 2014). Ce concept se démarque du cycle hydrologique pour rendre compte de la relation dialectique (qualifiée progressivement par les auteurs d’interne) entre eau et société ; il invite à réinterpréter les discours et les représentations de l’eau, pour en révéler notamment les ressorts politiques ou les effets d’injustice sociale (LINTON et BUDDS, 2014).

Ces travaux ont essaimé au-delà de la sphère anglophone. Des auteurs francophones tels François Molle, Gabrielle Bouleau, Sara Fernandez, Olivier Graefe, David Blanchon ont développé depuis les années 2000 des travaux dans le domaine de l’eau se référant explicitement à la *political ecology*, mais présentant un caractère « *clairement moins radical* » que l’approche anglophone (BLANCHON, 2016, p. 272). Ces travaux questionnent principalement les non-dits (par exemple, le choix des échelles) ou les angles morts des politiques publiques menées dans le domaine de l’eau.

Les travaux de ce courant peuvent être ainsi rapportés à trois catégories d’intentions, qui parfois se cumulent : une approche « philosophique », attachée à clarifier les représentations et le statut de l’eau, une approche « politique » qui vise à dénoncer le capitalisme, les injustices sociales ou les mesures antidémocratiques, avec une dimension parfois militante et enfin une approche « appliquée ». Celle-ci met en évidence les contradictions ou les biais inhérents aux pratiques de gouvernance et de gestion de l’eau, notamment celles menées à l’échelle des bassins des grands fleuves que nous étudierons plus particulièrement dans la sous-partie suivante.

LES TRAVAUX DE *POLITICAL ECOLOGY* RELATIFS AUX FLEUVES : DES APPROCHES ORIENTÉES GOUVERNANCE, SAVOIR ET ÉCHELLES

Nous avons vu précédemment que la recherche en *political ecology of water* a surtout étudié les services d’adduction d’eau en milieu urbain. En effet, les processus de « marchandisation » de l’eau urbaine, notamment en Grande-Bretagne, avaient

fait fortement réagir la composante néomarxiste de la *political ecology*. Seule une minorité des travaux en *political ecology of water* (une quinzaine à notre connaissance)¹⁰ ont ainsi pris pour objet d'étude un fleuve ou son bassin versant.

Nous allons ici présenter succinctement ces travaux à travers leurs principales caractéristiques, avant de dégager en discussion une esquisse de «géographie environnementale». Une première observation s'impose: seuls quelques grands fleuves ont été étudiés selon cette approche, notamment le Mékong qui a fait l'objet du plus grand nombre de travaux (au moins 6), par exemple ceux de Bakker (1999), Sneddon et Fox (2006) et Matthews (2012).

Les travaux recensés se rapportent tous, au moins en partie, à l'approche «appliquée» telle qu'établie dans la sous-partie précédente. Les questions ontologiques (BAKKER, 1999; BOULEAU, 2014) ou politiques (ALATOUT, 2012; BOURBLANC et BLANCHON, 2014; GRAEFE, 2011; NORMAN et BAKKER, 2009; SNEDDON et FOX, 2006; TVEDT, 2011) se rattachent à des réflexions relatives à la gouvernance et aux modes de gestion des eaux.

À travers le choix des fleuves, la plupart des travaux questionnent les échelles ou encore les mesures de «*rescaling*» (notamment BOURBLANC et BLANCHON, 2014; NORMAN et BAKKER, 2009; SNEDDON et FOX, 2006; VOGEL, 2012). L'usage hégémonique du concept de bassin versant, par ailleurs promu par les organisations internationales, la Commission européenne et de nombreux États, y est souvent critiqué, rejoignant les travaux d'Olivier Graefe ou de François Molle sur ce thème (GRAEFE, 2011; MOLLE, 2009). Ces travaux se rattachent ainsi aux recherches en «*politics of scale*» (RANGAN et KULL, 2009; SWYNGEDOUW et HEYENEN, 2003) et visent à révéler la construction sociale des échelles, abusivement présentées comme données.

Ces travaux se concentrent, avec succès, sur une thématique classique de *political ecology*: la répartition sociale des bénéfices et des coûts, au sein des périmètres emboîtés de la gestion des fleuves (notamment MOLLE, 2005; MATTHEWS, 2012; VOGEL, 2012). Les enjeux propres au contexte dictent les axes d'études retenus, par exemple ceux de l'hydroélectricité (Mékong), de la modernisation agricole (Chao Phraya: MOLLE, 2005), des politiques ségrégationnistes (fleuves d'Afrique du Sud: BOURBLANC et BLANCHON, 2014), colonialistes (Nil: TVEDT, 2011) ou nationalistes (Jourdain: ALATOUT, 2012). Les narrations propres à chacun des fleuves assignent donc à l'analyse la sélection des aspects géopolitiques, économiques, législatifs ou encore l'attention relative portée aux divers acteurs. Institutions, groupes politiques, producteurs, scientifiques, mouvements militants, etc. sont plus ou moins scrutés, compte tenu de leurs rôles respectifs dans la production du savoir, les représentations politiques, les décisions publiques ou enfin l'attribution concrète des accès à l'eau.

Néanmoins, les dimensions proprement matérielles et écologiques du fleuve sont peu exploitées. Nous rejoignons en cela la critique formulée par les travaux qui réinvestissent la dimension matérielle («*bodily*» ou encore *feminist geographies* notamment). Pourtant, deux travaux se distinguent à ce titre: celui de Garry Peterson,

¹⁰ La référence à la *political ecology* n'est pas toujours explicitée, mais ces textes se réfèrent aux concepts clés de la discipline comme l'«*hydrosocial cycle*» ou encore aux auteurs tels Erik Swyngedouw, Karen Bakker ou Jamie Linton.

mené sur la rivière Columbia (États-Unis), qui suggère de modéliser le fonctionnement d’un fleuve dans son contexte sociopolitique à l’image d’un écosystème dans son environnement (PETERSON, 2000). L’étude de cas présentée ne retient cependant que l’espèce saumon comme représentative de l’écologie du fleuve, sans que ce choix ne soit justifié. Elle perpétue également une juxtaposition des aspects écologiques d’un côté et sociopolitiques de l’autre (ontologie dualiste), relevant d’une approche de *social-ecological systems* (BERKES *et al.*, 2003). La seconde étude qui fait exception est la recherche menée par Gabrielle Bouleau sur le Rhône et la Seine, dans laquelle les indicateurs biologiques retenus pour chacun des fleuves sont détaillés et leurs choix, questionnés, révélant une coproduction entre science et fleuve (BOULEAU, 2014).

En outre, les registres sensibles et émotionnels sont absents de ces travaux. Un constat similaire a conduit des géographes à réinvestir la dimension émotionnelle qui traverse le monde, soit au sein de leur objet d’études comme Farhana Sultana lorsqu’elle explore le «travail émotionnel» de femmes au Bangladesh qui doivent négocier chaque jour l’accès à une eau saine (SULTANA, 2015), soit au sein même de la pratique ou de l’éthique du chercheur (CHARTIER et RODARY, 2016; SMITH, 2013).

Enfin, si les représentations ou les imaginaires de l’eau sont parfois évoqués dans les narrations autour des fleuves (ALATOUT, 2012; BAKKER, 1999; BOULEAU, 2014; MOLLE, 2005; SNEDDON et FOX, 2006), ces aspects n’y sont en général pas développés. Les dimensions symboliques, éthiques et religieuses qui pourraient s’y rapporter ne font pas l’objet d’analyses spécifiques; or, ces liens, ces attachements sont susceptibles de jouer un rôle significatif dans le «*champ stratégique des relations de pouvoir*» (FOUCAULT, 2001), au travers d’actions individuelles ou collectives¹¹.

DISCUSSION : LES CONTOURS D’UNE GÉOGRAPHIE ENVIRONNEMENTALE DES FLEUVES

Grâce à l’analyse menée précédemment, nous confirmons la pertinence de la *political ecology* pour une «géographie environnementale des fleuves», à travers l’explicitation des savoirs mobilisés et des discours dominants, l’analyse des «*politics of scale*» ainsi que la dénonciation des injustices sociales, environnementales ou des mesures antidémocratiques, dans la gestion des fleuves.

Cependant, à la lumière des rapports société-fleuve dégagés au long de la première partie de l’article, ces recherches ont tendance à négliger deux questions *a priori* significatives, notamment au regard d’autres ressources en eau (nappe souterraine, réservoir, canal, réseau d’irrigation) fondamentalement plus homogènes et moins «civilisationnelles», selon la proposition de Léon Metchnikoff:

¹¹ Une littérature récente semble y prêter désormais attention. Nous pouvons signaler l’article de Suzanne Dallman qui relate les liens spirituels et émotionnels entre la tribu Winnemem Wintu et ses espaces sacrés résiduels, menacés par l’extension du barrage Shasta en Californie (DALLMAN *et al.*, 2013). Ces liens, perçus comme inséparables de l’identité et de la mémoire de la tribu, sont à l’origine de sa lutte – d’ordre plutôt symbolique – contre ce projet. Une anthropologue américaine a également publié en mai 2017 un livre explorant la *political ecology* des barrages sur le Gange amont avec une attention centrale au rôle de la foi hindoue dans les mouvements locaux (DREW, 2017).

- dans quelle mesure l'hétérogénéité physique et écologique du cours d'un fleuve intervient dans la co-construction société-fleuve ;
- comment les registres émotionnels, symboliques et idéologiques autour d'un fleuve agissent dans le cycle hydrosocial.

Pour bâtir une véritable «géographie environnementale des fleuves», nous pensons ainsi qu'il convient, dans le cycle hydrosocial, de porter simultanément l'attention aux éléments matériels d'un fleuve ainsi qu'aux émotions, symboles et interprétations qui lui sont intrinsèquement attachés, en tant que milieu humain. Dans ce qui suit, nous examinerons plus particulièrement ce deuxième aspect.

Symboles, émotions et interprétations émergent des rapports sensibles entre individus et fleuve mais aussi des représentations collectives, des systèmes de préférences et de valeurs, voire des religions et des idéologies. L'importance des idéologies a d'ailleurs été soulignée par Erik Swyngedouw dans son analyse du «rêve hydrosocial» de Franco pour l'Espagne (SWYNGEDOUW, 2007) ou autour des «imaginaires géopolitiques» du Jourdain, par Samer Alatout (ALATOUT, 2012). La question religieuse est également prégnante dans certains contextes. Elle est par exemple indissociable du Gange en Inde; elle apparaît comme un levier politique pour l'actuel gouvernement nationaliste hindou à travers le programme de restauration du fleuve, «Namami Gange Programme» (voir figure 2) et comme un déclencheur pour la mobilisation de certains opposants (mouvement Ganga Ahvaan).

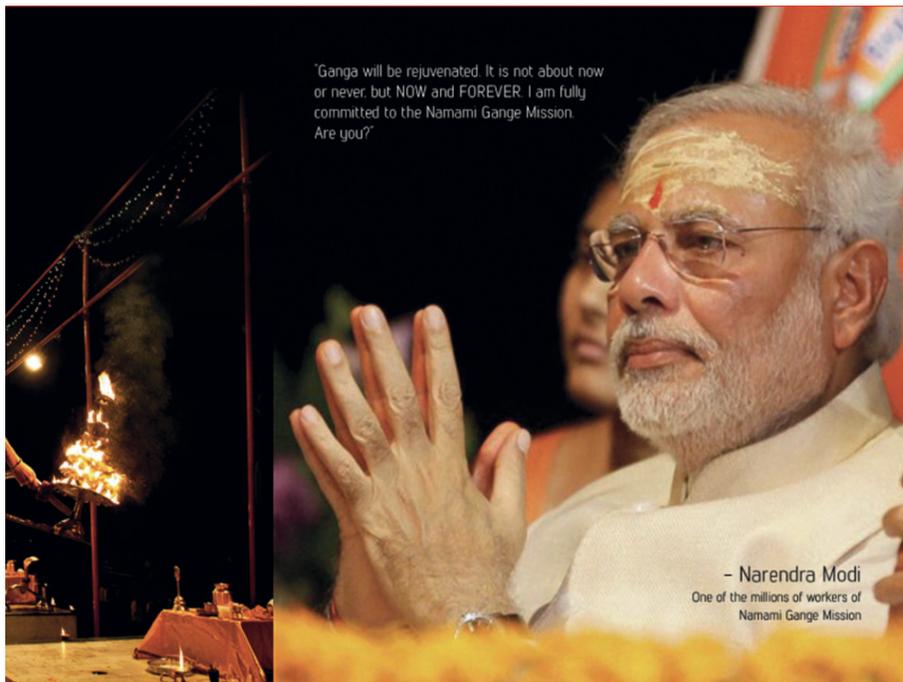


Figure 2: Promotion du programme national «*Namami Gange Programme*» (NATIONAL MISSION CLEAN GANGA website, 2016).

Cependant, pour aller au-delà d'une lecture en surface des phénomènes d'attachement et de mobilisation identitaires liés au fleuve, ou encore pour approfondir les liens complexes entre dimensions matérielles (perceptions, pratiques) et dimensions conceptuelles (représentations, valeurs, éthiques et idéologies) dans les rapports fleuve/société, nous proposons d'enrichir la *political ecology* avec la mésologie d'Augustin Berque. Il convient de noter que les études de cas en mésologie sont rares, le cadre théorique n'ayant été consolidé que récemment (BERQUE, 2014). La réflexion d'A. Berque est cependant née de son terrain principal, le Japon (BERQUE, 1986) et de son étude approfondie des paysages ruraux de Hokkaidô, dans laquelle il fait intervenir des analyses linguistiques avancées.

La mésologie appartient explicitement aux ontologies non-dualistes : « *la mésologie n'est rien de moins qu'une remise en cause des fondements du paradigme occidental moderne classique qui a séparé objet et sujet* » (BERQUE, 2014, p. 67). Nous défendons néanmoins la compatibilité des épistémologies de la mésologie et de la *political ecology* (comme entre *Actor-Network-Theory* et *political ecology*) dans la mesure où cette dernière est davantage une communauté de pratiques qu'une discipline à l'épistémologie fixée (ROBBINS, 2012 ; BRAUN, 2008).

C'est à travers ses concepts de « milieu », de trajection et de « processus éco-techno-symboliques » que la mésologie nous paraît remarquablement compléter la *political ecology*. Le milieu, selon A. Berque, est engendré par la relation entre fleuve et homme/société. Cependant, ces deux pôles ne sont plus les pôles abstraits modernes objet/sujet mais deux réalités « trajectées » l'une dans l'autre. La réalité du milieu n'est ni objective ni subjective, mais simultanément physique, écologique et interprétation humaine, à l'image de l'« *écoumène* » (BERQUE, 2014, 2016).

La « trajection » désigne la relation, nécessairement historique, de transformation réciproque et incessante, en va-et-vient, entre milieu et société humaine (BERQUE, 2014). Le mécanisme principal de la trajection est l'interprétation humaine du « *donné environnemental* » (*Umgebung*), « *par les sens, par l'action, par la pensée* » (BERQUE, 2014, p. 60) qui devient milieu (ou plus largement, monde au sens de Umwelt), puis qui est à nouveau réinterprété de façon itérative. Les milieux humains deviennent en quelque sorte « de plus en plus humains » au fil des interprétations successives, et l'ensemble de ces processus itératifs forme des « *chaînes trajectives* » (BERQUE, 2014, p. 73).

Enfin, la proposition de « processus éco-techno-symboliques » nous intéresse car elle fait la synthèse des dimensions simultanément matérielles et conceptuelles de la relation entre l'homme et son milieu. D'une part, elle reconnaît l'interdépendance de ces dimensions, comme le détaille A. Berque à propos du « corps qui pense » et de l'importance de la « carnalité du monde » dans la pensée (BERQUE, 2016, p. 312-313). Elle introduit d'autre part un accent sur la dimension symbolique, au-delà des dimensions rationnelles du cognitif. A. Berque insiste sur ce point quand il évoque deux processus à l'œuvre dans l'interprétation humaine : les chaînes causales et les métaphores (BERQUE, 1986). Ces dernières ont par exemple le pouvoir de flouter la temporalité, réactivant le passé ou anticipant sur des possibilités, avec des conséquences sur le présent, donc de s'extraire tout à fait des chaînes causales ou chaînes logiques. A. Berque écrit ainsi : « *la réalité du milieu est à la fois présente, passée et possible* » (BERQUE, 1986, p. 151).

L'intérêt de la mésologie pour une géographie environnementale des fleuves réside dans l'importance accordée simultanément aux sens (perceptions), aux actions (pratiques) et à la pensée (chaînes causales et métaphores), avec une attention aux

expressions émiques (le langage local par exemple), mais aussi aux valeurs, aux symboles et aux idéologies. Cette insistance sur la gamme complète de l'interprétation humaine nous semble absente de la notion de cycle hydrosocial, telle que théorisée par Jamie Linton et Jessica Budds (LINTON et BUDDS, 2014). Pourtant, cette attention est capitale pour saisir la pleine texture du rapport société-fleuve, dont nous avons démontré la richesse au long de ce texte.

En outre, la mésologie invite la géographie à «*embrayer sur l'ontologie*» (BERQUE, 2014, p. 47) comme le pratiquent les *politics of ontology* en anthropologie. Ces approches récentes entendent notamment investiguer les multiples potentialités des formes d'existence instituées par les pratiques, ou encore «*how things could be*», dans la perspective d'une «*permanente décolonisation de la pensée*» (HOLBRAAD, PEDERSON et VIVEIROS DE CASTRO, 2014).

Enfin, parce que l'homme est «trajecté» dans son milieu et réciproquement, A. Berque propose une «*éthique de l'écoumène*» qui n'absolutise ni le milieu, ni l'homme mais les considère simultanément (BERQUE, 2014). Cette proposition nous semble particulièrement intéressante à développer dans le contexte actuel du double mouvement de «spiritualisation de l'écologie» et «d'écologisation des spiritualités/religions» que l'on peut observer¹², qui soulève de nouvelles questions éthiques et politiques.

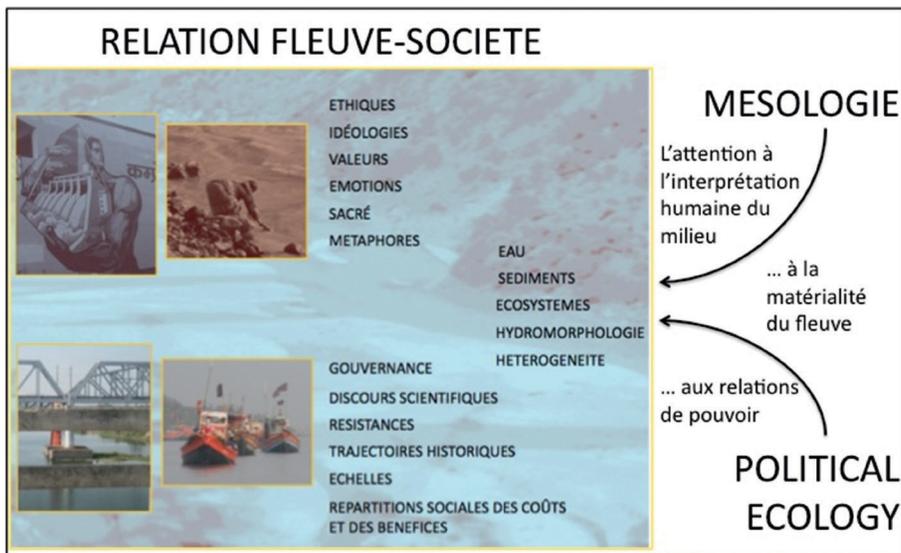


Figure 3: Combiner mésologie et political ecology pour une nouvelle géographie des fleuves.

¹² Ce sujet a fait l'objet d'un colloque à l'Université de Lausanne les 10-11 avril 2017 («Vers une spiritualisation de l'écologie?»), organisé par l'Institut de sciences sociales des religions contemporaines, où il a été notamment question de «*Greening of religion(s)*» et de «*Religion of Greening*» (Adrian Ivakhiv, professeur, Université du Vermont, USA). L'encyclique Laudato Si de 2015, les cérémonies indigènes rituelles qui inaugurent les négociations internationales sur la biodiversité ou encore les réseaux émergents de la «transition intérieure» en Suisse en sont diverses manifestations, détaillées au cours du colloque.

CONCLUSION

Dans cet article, nous avons souhaité montrer la pertinence d’associer la mésologie aux approches de *political ecology* dans l’étude des relations fleuve-société, afin d’approfondir l’appréhension des enjeux écologiques et de pouvoir, liés à la gestion des fleuves.

À travers le panorama historique de l’étude des fleuves, nous avons dégagé un mouvement de balancier entre mise à distance (époque moderne) et dépendance (époques prémoderne et postmoderne), sur le plan conceptuel, entre fleuve et société. Il est intéressant de rapprocher ces observations des propos d’Élisée Reclus au sujet des dynamiques entre milieu et société dans sa préface à l’ouvrage de Léon Metchnikoff. Selon lui, ceux-ci relèveraient à *la fois* d’une distanciation et d’un rapprochement :

« Dans ces rapports [entre milieu et société], qui sont la civilisation toute entière, l’homme apprend deux choses, d’ordre contradictoire en apparence : d’une part, il se dégage de la domination absolue de certaines conditions du milieu, d’autre part, il accroît indéfiniment les points de contact avec la nature, et mille choses qui lui étaient jadis inutiles lui sont devenues aujourd’hui nécessaires » (METCHNIKOFF, 1889, p. 21).

L’identification de ce double mouvement dans la relation homme-fleuve nous semble particulièrement valide. Il préfigure les aménagements colossaux des vallées fluviales au xx^e siècle mais aussi les opérations de « restauration écologique des cours d’eau » qui « manufacturent » les milieux. Nous y lisons également la pluralité des attachements émotionnels et symboliques, voire identitaires, au fleuve. Ces « attachements » peuvent osciller entre indifférence et fusion affective et engendrent une gamme variée de pratiques, de la domination par les aménagements à la vénération rituelle de l’eau du fleuve divinisé.

À ce titre, cette proposition renforce notre volonté d’opérationnaliser l’étude des interprétations éco-techno-symboliques liées aux fleuves pour en dégager les implications sociales et politiques. Une nouvelle « *political ecology* des fleuves » devrait selon nous s’emparer de ce champ d’investigation. Nous nous y attacherons, et notamment autour du fleuve Gange.



Figure 4: Aux sources du Gange, à proximité du glacier Gaumukh (FLDM, 2016).

BIBLIOGRAPHIE

- ALATOUT Samer, 2012: «Hydro-imaginaries and the Political Geography of the Jordan River», in DAVIS Diana K., BURKE Edmund (eds), *Environmental Imaginaries of the Middle East and North Africa*, Athens, Ohio: Ohio University Press, 218-245.
- BAKKER Karen, 1999: «The politics of hydropower: developing the Mekong», *Political Geography*, 18, 209-232.
- BAKKER Karen, 2000: «Privatizing Water, Producing Scarcity: The Yorkshire Drought of 1995», *Economic Geography*, 76.1, 4-27.
- BAKKER Karen, BRIDGE Gavin, 2006: «Material worlds? Resource geographies and the “matter of nature”», *Progress in Human Geography*, 30, 5-27.
- BERQUE Augustin, 1986: *Le sauvage et l'artifice: les Japonais devant la nature*, Paris: Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines.
- BERQUE Augustin, 2014: *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire*, Nanterre: Presses universitaires de Paris Ouest.
- BERQUE Augustin, 2016: *Écoumène: introduction à l'étude des milieux humains*, Paris: Belin.
- BERKES Fikret, COLDING Johan, FOLKE Carl, 2003: *Navigating social-ecological systems: building resilience for complexity and change*, Cambridge & New York: Cambridge University Press.
- BLANCHON David, 2016: «Radical Political Ecology et Water studies», in CHARTIER Denis, RODARY Estienne (éd.), *Manifeste pour une géographie environnementale: géographie, écologie, politique*, Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 255-274.
- BOULEAU Gabrielle, 2014: «The Co-Production of Science and Waterscapes: The Case of the Seine and the Rhône Rivers, France», *Geoforum*, 57, 248-257.
- BOURBLANC Magalie, BLANCHON David, 2014: «The challenges of rescaling South African water resources management: Catchment Management Agencies and interbasin transfers», *Journal of Hydrology*, 519, 2381-2391.
- BRAUN Bruce, 2008: «Nature and Culture: On the Career of a False Problem», in DUNCAN James S., JOHNSON Nuala Christina, SCHEIN Richard H. (eds), *A Companion to Cultural Geography*, Malden, MA, USA: Blackwell Publishing Ltd, 151-179.
- CHARTIER Denis, RODARY Estienne, 2016: *Manifeste pour une géographie environnementale: géographie, écologie, politique*, Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- DARDEL Éric, 1952: *L'homme et la terre: nature de la réalité géographique*, Paris: Presses universitaires de France.
- DALLMAN Suzanne *et al.*, 2013: «Political Ecology of Emotion and Sacred Space: The Winnemem Wintu Struggles with California Water Policy», *Emotion, Space and Society* 6, 33-43.
- DREW Georgina, 2017: *River dialogues: Hindu faith and the political ecology of dams on the sacred Ganga*, Tucson: The University of Arizona Press.
- FOUCAULT Michel *et al.*, 2001: *L'herméneutique du sujet: cours au Collège de France, 1981-1982*, Paris: Gallimard & Seuil.
- HOLBRAAD Martin, PEDERSEN MORTEN Axel, VIVEIROS DE CASTRO Eduardo, 2014 (13 janvier): «The Politics of Ontology: Anthropological Positions» Theorizing the Contemporary, *Cultural Anthropology website*.

- GENTELLE Pierre, 2003 : *Traces d'eau : un géographe chez les archéologues*, Paris : Belin.
- GRAEFE Olivier, 2011 : « River Basins as New Environmental Regions ? The Depoliticization of Water Management », *Procedia – Social and Behavioral Sciences*, 14, 24-27.
- LATOUR Bruno, 1991 : *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte.
- LINTON Jamie, 2010 : *What is water? The history of a modern abstraction*, Vancouver : UBC Press.
- LINTON Jamie, BUDDS Jessica, 2014 : « The Hydrosocial Cycle: Defining and Mobilizing a Relational-Dialectical Approach to Water », *Geoforum*, 57, 170-180.
- LOFTUS Alex, 2009 : « Rethinking Political Ecologies of Water », *Third World Quarterly*, 30(5), 953-968.
- MATTHEWS Nathaniel, 2012 : « Water grabbing in the Mekong basin – An analysis of the winners and losers of Thailand's hydropower development in Lao PDR », *Water Alternatives*, 5(2), 392-411.
- METCHNIKOFF Léon, 1889 : *La civilisation et les grands fleuves historiques*, Paris : Hachette.
- MOBERG Mark, 2013 : *Engaging anthropological theory: a social and political history*, London & New York : Routledge.
- MOLLE François, 2005 (décembre) : *Elements for a Political Ecology of River Basins Development : The Case of the Chao Phraya River Basin, Thailand*, in 4th Conference of the International Water History Association, Paris.
- MOLLE François, 2009 : « River-basin planning and management: The social life of a concept », *Geoforum*, 40.3, 484-494.
- NORMAN Emma S., BAKKER Karen, 2009 : « Transgressing Scales: Water Governance Across the Canada–U.S. Borderland », *Annals of the Association of American Geographers*, 99(1), 99-117.
- PARDÉ Maurice, 1994 : *In Potamologie d'hier et d'aujourd'hui : aménagements et cours d'eau : Actes des journées hydrologiques, centenaire Maurice Paré, Grenoble, 22-24 septembre 1993*, Grenoble : Institut de géographie.
- PARDÉ Maurice, 1959 : « Les moyens et l'esprit de la potamologie », *Revue canadienne de Géographie*, XIII, 1-2, 3-4.
- PELLETIER Philippe, 2013 : *Géographie et anarchie. Reclus, Kropotkine, Metchnikoff, Chaucre* : Éditions du Monde libertaire & Éditions libertaires.
- PETERSON Garry, 2000 : « Political ecology and ecological resilience: An integration of human and ecological dynamics », *Ecological Economics*, 35, 323-336.
- PRADEAU Jean-François, 2013 : « Phénoménologie », in LÉVY Jacques, LUSSAULT Michel, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin.
- RANGAN Haripriya, KULL Christian, 2009 : « What makes ecology “political”?: rethinking “scale” in political ecology », *Progress in Human Geography*, 33(1), 28-45.
- RÉRAT Patrick, PIGUET Étienne (éd.), 2011 : *La « pensée du monde » : une société de géographie à la Belle Époque*, Neuchâtel : Éditions Alphil-Presses universitaires suisses.
- ROBBINS Paul, 2012 : *Political ecology: a critical introduction*, Chichester, West Sussex : J. Wiley & Sons.
- ROTTIER Carole, 2010 (avril) : *Le rôle des fleuves dans la description de l'espace anatolien par Strabon*, contribution au colloque des Rencontres anatoliennes dédiées à l'étude des Fleuves d'Asie Mineure, Université d'Artois, France.

- SMITH Mick, 2013: «Earthly Passion(s): Essays towards an Emotional Ecology», *Emotion Space And Society*, 6, 1-3.
- SNEDDON Chris, FOX Coleen, 2006: «Rethinking Transboundary Waters: A Critical Hydropolitics of the Mekong Basin», *Political Geography*, 25(2), 181-202.
- SULTANA Farhana, 2015: «Emotional Political Ecology», in BRYANT Raymond: *The International Handbook of Political Ecology*, Cheltenham: Edward Elgar Publishing, 633-645.
- SWYNGEDOUW Erik, 2007: «Technonatural Revolutions: The Scalar Politics of Franco's Hydro-Social Dream for Spain, 1939-1975», *Transactions of the Institute of British Geographers*, 32(1), 9-28.
- SWYNGEDOUW Erik et HEYNEN Nikolas C., 2003: «Urban Political Ecology, Justice and the Politics of Scale», *Antipode*, 35.5, 898-918.
- TVEDT Terje, 2011: «Hydrology and Empire: The Nile, Water Imperialism and the Partition of Africa», *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 39(2), 173-194.
- VOGEL Eve, 2012: «Parcelling out the watershed: The recurring consequences of organising Columbia river management within a basin-based territory», *Water Alternatives*, 5, 161-190.

COMBINING POLITICAL ECOLOGY AND MESOLOGIE FOR A NEW GEOGRAPHY OF RIVERS ?

How shall one rethink the integrated management of river basins in the context of the Anthropocene ? The authors suggest a new theoretical framework based on post-positivist geographies for a deeper understanding of environmental, political and social conflicts related to rivers. Thanks to ontological explorations of the object “river” and to a review of river case studies that use a political ecology of water approach, they confirm the potential of combining political ecology with A. Berque’s “mesology”.

Keywords : River, anthropocene, political ecology, mesology, hydrosocial cycle.

IN RICHTUNG EINER NEUEN “UMWELTGEOGRAFIE” DER FLÜSSE: KANN MAN POLITISCHE ÖKOLOGIE UND MESOLOGIE VERBINDEN?

Wie kann oder soll man den integrierten Problemansatz der Flüsse im Kontext des Anthropozäns neu interpretieren, um die ökologischen, politischen und sozialen Herausforderungen im Zusammenhang mit einem Fluss zu begreifen? Die Autoren schlagen mit einer post-positivistischen geografischen Vorgehensweise den Aufbau eines neuen theoretischen Rahmens vor. Eine Annäherung zwischen Political Ecology und der Mesologie von A. Berque im Lichte einer Fragestellung über das «Objekt» Fluss und als Folge auf die gezielten Arbeiten der «Political Ecology of Water» wird hier dargelegt.

Stichwörter: Fluss, Anthropozän, politische Ökologie, Mesologie, soziohydrologischer Kreislauf.

Marie-Christine Fourny Éditorial: L'habitabilité inattendue. Analyser, identifier, produire l'habitabilité de lieux sans qualités	5
Pierre-André Tremblay Innovation sociale en milieu rural: l'exemple de Saint-Camille (Québec)	11
Marion Tillous Habitabilité du réseau de métro parisien: sur les pas d'Isaac Joseph, le long de l'espace public et au-delà	27
Jennifer Buyck et Olivier Perrier De la fête comme projet de territoire. Réflexions liminaires autour de « La ferme du Bonheur » ...	43
Martine Berger, Monique Poulot, Claire Aragau et Lionel Rougé L'habitabilité périurbaine dans les pratiques habitantes: de l'habitabilité restreinte au pavillon à l'habitabilité élargie	61
CONTRIBUTIONS HORS THÈME	
Fabio Rossinelli Les origines coloniales de l'Association des sociétés suisses de géographie (1870-1880) ...	79
Flore Lafaye de Micheaux et Christian Kull Vers une « géographie environnementale » des fleuves: rapprocher <i>political ecology</i> et mésologie?	97
Zoé Codeluppi Entre le plein et le vide: les espaces-temps quotidiens des jeunes patients souffrant de troubles psychotiques en milieu urbain	119
Patrick Rérat, Stéphanie Vincent-Geslin, Gianluigi Giacomel, Antonio Martin et Daniel Baehler La baisse du permis de conduire chez les jeunes adultes: simple report ou désamour de la voiture?	135
Présentations de thèses	157
Florence Bétrisey, Manuela Fernandez, Shin Alexandre Koseki, Sophie Marchand Reymond, Ursula Meyer, Mirza Tursić	
Recension: Patrick Naef (2016). La ville martyre. Guerre, tourisme et mémoire en ex-Yougoslavie (par Mari Carmen Rodriguez)	183